FELLER « AUTEUR » DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

Tous ces extraits de lettres montrent que Feller ne se sentait pas de prime-abord une aptitude ou une vocation spéciale pour le journalisme. Il importe de remarquer qu'il continuait de vivre presque toujours à Liège, même après 1774, quand il était devenu « auteur » du Journal historique et littéraire, imprimé à Luxembourg chez les héritiers d'André CHEVALIER. Dès 1770, il avait rédigé les articles littéraires de la *Clef du Cabinet des Princes*, publiée dès 1704 à Luxembourg chez Jacques le Sincère à l'Enseigne de la Vérité ; il donna en 1774 un nouveau titre à ce journal. J'étudierai dans un chapitre particulier son œuvre de journaliste qui fait de lui une des figures les plus représentatives de l'histoire de la vie intellectuelle dans notre pays. Dans plusieurs de ses lettres, il insiste sur sa prédilection pour la vie campagnarde. Dans une lettre de mars 1776, il raconte qu'il avait passé tout l'été dans cinq maisons de campagne différentes où l'on lui remettait toute sa correspondance et où il travaillait et surveillait l'expédition du Journal, ne se rendant à Liège que pour recevoir la dernière poste et fermer les paquets. En ce moment, il résidait dans une maison de campagne située sur l'*Ourthe*, à une lieue de Liège ; elle appartenait à une dame Ghisels, mère de onze enfants, avec lesquels il ne dédaignait pas de jouer. A cette époque, Feller connaissait la « douceur de vivre ». Il a songé sans doute souvent plus tard avec mélancolie à ces beaux jours. Une vie rustique, telle qu'elle convenait à un homme modeste aimant la nature, consacrée entièrement à l'étude et à l'apostolat de la plume correspondait parfaitement à son idéal. « Quand ma pensée et mes sentiments sont assortis une fois aux objets de ce paisible et délicieux séjour, je deviens si bon et si traitable que je regrette d'avoir dit tant de sottises aux philosophes ; je me propose fortement de vivre en paix avec tout le monde ; mais dès que je revois mon bureau, le diable de la critique ruine dans un moment mon pacifique système. » L'amour pour ses deux bêtes a quelque chose de touchant. Dans une lettre du 28 novembre à un prince, il écrit : « Je vous écris à minuit au milieu d'un spectacle funèbre le plus touchant. Devinez et riez. Je suis si persuadé de votre amitié que j'ose vous expliquer la chose. Le vieux, le très vieux compagnon de mes voyages : un pommerlé moldavien, enfin Hansel est à la mort ; toute la maison est occupée et moi aussi comme le principal intéressé. C'est une grande diminution de mon monde ; voilà l'état de ma pérégrination réduit à deux individus. »

Le 9 janvier 1777 il écrivit au comte Ybarra :

« . . . . . Cette foule de littérateurs, brochistes, gazetiers, académiciens, journalistes, auteurs de toute espèce, plus bruyants les uns que les autres, qui écrivent pour la gloire, et s'élèvent le plus haut qu'ils peuvent sur les ruines de la Religion, me fait envisager la carrière littéraire comme un édifice immense, où tout le monde s'empare de l'appartement le plus brillant qu'il peut s'attribuer ; toute la façade donne sur une belle et grande place où tout le monde vient écouter et admirer ; les savans sortent et entrent avec pompe ; ils paroissent aux fenêtres, sur les balcons, et jouissent de tous les tributs de louanges que les talens peuvent s'assurer. Dans ce